



Le Drone

EDITION D'ÉTÉ

N° 33 | 26.08.2018

Les contrebandiers (3)

Une nouvelle inédite
de Slobodan Despot

Le merveilleux Léon Werth (2)
par Pascal Vandenberghe

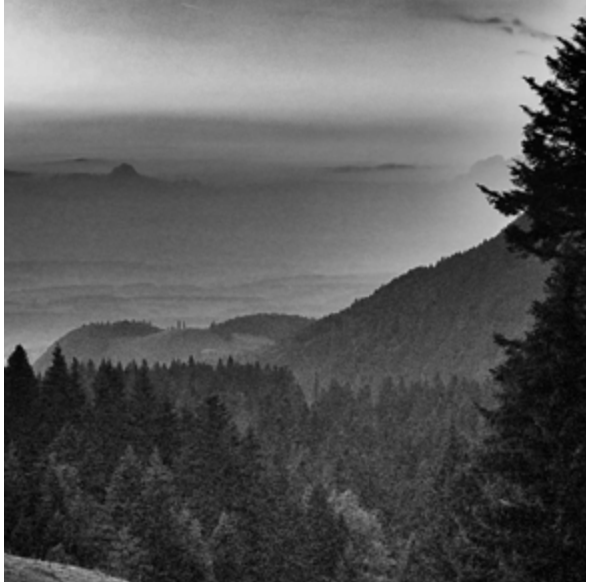
Tôles froissées
par Sébastien Fanti

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

P H O T O B I O G R A P H I E

Les arrières de Blonay. 18.8.2018.

Enfant, immigré de fraîche date dans un pays montagneux que je détestais, ma grand-mère m'emmenait dans les bois de Leysin et me racontait les histoires des fées et des lutins qui s'y cachaient. J'ai depuis lors la conviction que le «petit peuple» secret des légendes traditionnelles est le même partout, qu'il est le lien secret entre les rêves et les peurs des enfants des Balkans, d'Allemagne ou de l'Oural. J'ai retrouvé cette mystérieuse présence en me baladant, des années durant, dans la contrée magique qui commence au-delà des bords de l'Alliaz et qui débouche sur le pays de Fribourg (SD).

**AVIS DE TRAVAUX**

En raison de la migration de notre domaine (antipresse.net), il se peut que certaines parties du site soient inaccessibles ces prochains jours. Nous vous prions de nous en excuser!

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Les Contrebandiers (3)

UN CONTE DU NOUVEL AGE

RÉSUMÉ DES ÉPISODES PRÉCÉDENTS. «TÊTE D'AMPOULE», LE CURIEUX PERSONNAGE MACROCÉPHALE RECUEILLI PRÈS D'UN IMPACT D'OVNI DANS LE NORD DE LA NORVÈGE, RACONTE À DES ENQUÊTEURS MÉDUSÉS LA RAISON DE SA PRÉSENCE SUR TERRE. SI LUI ET SES SEMBLABLES NE SONT QUE D'INOFFENSIFS CONTREBANDIERS, IL EXISTE SELON LUI D'AUTRES ESPÈCES DE «VISITEURS» AUX INTENTIONS BIEN PLUS PRÉOCCUPANTES.

Oslo, siège du *Politiets Sikkerhetstjeneste*, la police de sécurité de l'Etat. Le colonel Jannie Blankeborg affronte pour la deuxième journée consécutive la commission d'enquête interne mise sur pied après la disparition de Tromsø. Les choses ne sont pourtant que trop claires — ou trop obscures, au contraire. On ne fera que ressasser trois, cinq fois les mêmes questions avec les mêmes énigmes au bout. mais elle a trop pratiqué ces sessions de torture courtoise pour espérer qu'ils s'arrêtent avant d'avoir extrait l'ultime goutte de jus de son cerveau et de son corps.

C'est encore le gros Olav Gunnarson qui s'apprête à ouvrir les hostilités en feuilletant bruyamment son classeur. Elle l'aimait bien, avant, avec ses petites lunettes rondes posées au bout du nez et son air narquois. A présent, elle ne se demande qu'une chose: comment peut-il porter ce costume trois-pièces en laine par cette étouffante journée de septembre? La sueur qui point déjà sous ses aisselles va-t-elle le découager, l'inciter à expédier la séance, ou au contraire le rendre encore plus minutieux et plus mordant?

«Résumons-nous donc si vous le voulez bien, estimée collègue...»

(Il n'a jamais aimé les tribades, se dit-elle, mais il aurait quand même donné du «chère Jannie», avant...)

«L'hélicoptère transportant votre... comment dire... *témoin protégé* décolle à quinze heures sept du toit de l'hôpital universitaire, avec à son bord deux pilotes, un agent de sécurité et une infirmière, sans compter la *VIP*. A quinze heures quinze, il est aperçu par des témoins en train de survoler la rive de Vikran en direction du sud. Jusqu'ici, tout va bien, c'est le bon cap pour rentrer sur la base aérienne de Bodø. Et puis, à peine deux minutes plus tard... plus rien. Pas un message radio,

pas de signature radar, pas de contact visuel — mais pas d'accident signalé non plus. Ni sur le continent, ni dans la zone côtière, ni dans les îles. Rien! Un hélicoptère biturbine avec quatre, enfin cinq, personnes à bord disparaît de notre vue comme si, partant de Tromsø, il avait décidé tout de go de traverser l'Atlantique... Ou comme s'il appartenait à Malaysian Airlines», ne put-il s'empêcher d'ajouter en regardant aussitôt l'effet de son allusion sur ses assesseurs.

«En effet, estimé collègue. Mais comme je vous l'ai mentionné hier, *Pærehodet*, enfin celui que nous sommes convenus d'appeler "Pær", nous avait prévenus que lui et les siens avaient les moyens de soustraire n'importe quel objet à la gravité terrestre et...»

Blankenborg s'interrompt, dissuadée par la moue gravicomique du gros Olav, étendue comme par osmose à ses deux collègues alignés en face d'elle. Celui de gauche, dont elle a oublié le nom, lève les yeux au plafond avec un sourire aigre et désabusé, puis l'entreprind de front:

«Enfin, colonel! Vous vous présentez ici avec une histoire ahurissante dont les tabloïds eux-mêmes ne voudraient pas, vous arguez en plus que tous les enregistrements de votre debriefing ont été mystérieusement effacés...

— Ce qui est vrai et confirmé par vos techniciens...

— ...Et vous nous priez maintenant de prendre au sérieux le conte le plus échevelé qu'on ait jamais entendu dans ce service sur la seule foi de votre parole et de votre mémoire.

— Ainsi que de celles des deux policiers locaux, que vous avez interrogés séparément.

— Et qui, en effet, ont à peu près corroboré votre récit. Ce qui ne nous met pas à l'abri d'une hallucination collective.

— Et peut-être un peu autoalimentée, ajoute Gunnarson juste pour ne pas être en reste. Vous allez donc nous livrer une fois de plus les raisons que vous avez de croire *a)* que votre interlocuteur était bien ce qu'il prétendait être et non un troll obsédé par son nombre de vues sur YouTube ou un agent provocateur dépêché par une puissance étrangère et néanmoins voisine; et *b)* que son récit avait le moindre début de crédibilité.»

Blankenborg appuya ses index sur ses tempes et articula aussi posément que possible:

«Ainsi que je vous l'ai expliqué hier, c'est la deuxième partie de son témoignage qui me semble à la fois la plus intéressante — pour ne pas dire préoccupante — et la plus à même d'établir sa bonne foi.

— Parfait! Alors rafraîchissez-nous la mémoire... et n'omettez rien!»

«»

Le visage de Tête d'ampoule était à peu près aussi expressif que celui d'un grand brûlé. Il s'animait pourtant, par moments, d'un rictus ironique qui leur faisait soupçonner qu'il les menait en bateau depuis le commencement. Mais Blankenborg avait été formée à toutes les situations d'interrogatoire et accordait une attention particulière au langage non verbal. Les irruptions d'ironie, ou de ces ricanements grinçants qui leur déchiraient les oreilles, ne semblaient pas directement liées à la teneur de la conversation. Après tout, que sait-on de la logique des extraterrestres, à supposer qu'il en soit un? C'étaient peut-être des grimaces de douleur ou d'inconfort, voire des tics, se disait Blankenborg en se focalisant sur la matière du récit. Or, de ce côté-là, Pær se montrait parfaitement cohérent et même très coopératif — dans le cadre du pacte qu'ils avaient passé en privé.

Durant leur bref entretien préalable, il lui avait proposé un marché qui n'en était pas un. Elle devait le laisser repartir après deux heures d'entretien; elle ne devait pas chercher à connaître l'emplacement de leurs «points de chute» sur Terre; et elle devait s'engager à détruire tous les enregistrements audiovisuels de leur rencontre. Et sinon? Sinon, il s'enfermait dans le mutisme jusqu'à ce que ses amis viennent l'«exfiltrer». Elle ne pouvait qu'accepter, tout en espérant qu'il ne lisait tout de même pas dans ses pensées. Car le protocole de sécurité qu'elle devait respecter à tout prix ne prévoyait pas une libération aussi aisée d'un témoin de cette importance.

Elle avait respecté au moins l'un des trois termes: la localisation des bases. Elle avait estimé que ce point pourrait être traité dans un debriefing ultérieur — qui, de toute évidence, n'aurait jamais lieu. Quant au nettoyage des traces, elle n'avait pas eu à s'en soucier: sitôt que Tête d'ampoule eut quitté l'«aquarium», ils constatèrent que tous leurs appareils avaient été réinitialisés et qu'aucune transmission électronique n'avait été possible depuis leur arrivée aux urgences. Ils avaient été entourés d'un véritable mur de brouillage. Sur le moment, ils n'y avaient même pas prêté attention.

Etait-ce de la compassion ou de la moquerie? En parlant des *Diffractions*, le visiteur avait pris une voix tragique et confidentielle, comme si des oreilles hostiles pouvaient les entendre. Sa diction contrefaite,

semblable à celle d'un mauvais acteur, était d'un effet hilarant. Bengtsen et Kirkholt auraient même fini par rire si le récit de l'inconnu ne les avait pas tétanisés d'horreur.

«Comme je vous le disais: nous sommes trop semblables à vous pour être vraiment intéressants ou dangereux. Nous sommes frivoles, procrastinateurs, égocentriques... De plus, nous n'avons ni l'envie ni d'ailleurs les moyens de migrer en masse vers d'autres planètes. En revanche, l'une des espèces cellulaires que vous hébergez devrait vous inquiéter un peu plus.

— Comment l'identifie-t-on? l'interrompit Blankenborg, de plus en plus pressée.

— Justement: c'est le problème! Elle est virale. Ils ne doivent pas être plus de deux ou trois "individus" sur Terre, mais ils sont, comment dire, partout. Leurs cellules agissent à la manière des abeilles. Chacune sait ce qu'elle doit faire, mais seul l'essaim possède la vue d'ensemble.

— Et ces essaims seraient donc... des colonies de virus?

— Sur votre planète, oui. La forme virale est économique et résiliente. Ils l'utilisent comme une tête de pont.

— En vue de quoi?

— En vue de retrouver leur mode d'existence normal, que je préfère ne pas vous décrire, mais qui requiert quelques aménagements.

— De leur métabolisme?

— Non. De votre environnement. L'atmosphère de la Terre comporte beaucoup trop d'oxygène à leur goût. Vous seriez d'accord, vous, d'emménager dans une nouvelle demeure en portant un scaphandre vingt-quatre heures sur vingt quatre?

— Allons au but, s'énerva Blankenborg. Comment vont-ils s'y prendre?

— Ils y travaillent déjà, et cela ne date pas d'hier. En réalité, ils n'ont pas grand-chose à faire. Ils *vous* ont délégué le boulot.»

Les trois enquêteurs échangèrent des regards perplexes.

«Un boulot consistant, en somme, à nous effacer poliment pour leur laisser la place? railla Bengtsen.

— Tout à fait, commissaire. Ils se fondent parmi les millions de virus indigènes que vous hébergez de toute façon et ne se signalent par aucune activité particulière, sinon des ondes mentales que vous êtes incapables de percevoir. Au niveau de l'individu, leur action est du reste infime. C'est seulement à l'échelle statistique qu'on peut identifier leur influence.»

Blankenborg leva le doigt, comme à l'école. Mais Tête d'ampoule ne lui laissa pas la parole.

«Je sais ce qui vous titille, colonel. Ils ont le temps, pas comme vous. Cela fait plusieurs millénaires qu'ils vous ont identifiés comme l'espèce la plus capable, donc la plus utile sur cette planète (pour leurs petites affaires, en tout cas) et qu'ils ont fait de vous leurs porteurs de valises.

— Comment?

— Oh, en vous inspirant à la fois un amour passionné de la guerre et un besoin de prolifération irrépressible.

— C'est contradictoire...

— Bien au contraire: c'est un parfait cercle vicieux! Plus vous proli-férez, plus vous vous battez. Plus vous vous battez, plus vous perfec-tionnez vos outils. Plus vous perfectionnez vos outils, plus vous proli-férez... Et ainsi de suite jusqu'à ce que le dispositif soit en place.»

Blankenborg griffonnait fiévreusement, comme si elle se méfiait déjà des enregistrements. Les deux policiers, largués, n'osaient plus rien dire. Il y eut quelques secondes de silence avant que Jannie Blankenborg pose la question que le visiteur attendait:

«Quel dispositif?

— Le dispositif de désoxygénation accélérée. Bref, l'adaptation défi-nitive de votre écosystème à la migration de masse des *Diffractés*. Avez-vous remarqué que durant le dernier siècle, vous avez inventé plus d'outils que durant le reste de votre présence sur Terre?

— C'est une évidence.

— Oui, c'est ce que tout le monde voit. Mais personne ne se demande comment ni pourquoi. Et personne, surtout, ne voit le dénominateur commun de vos principales «avancées».

— Quel est-il? Plus de temps pour les devinettes.

— Réfléchissez un peu... Explosifs au nitrate. Industrie du charbon. Automobiles. Moteurs à pétrole. Extraction et consommation massive des hydrocarbures. Globalisation du commerce et multiplication du transit inutile. Et, cerise sur le gâteau: bricolage avec l'énergie nucléaire! Militaire d'abord — bien entendu! —, industriel ensuite.

— Et donc?

— Avec un tel arsenal, vous avez de quoi dénaturer rapidement et irréversiblement votre climat tout en vous détruisant vous-mêmes. Sans le savoir, vous vous préparez le sort des esclaves bâtisseurs dans vos films d'horreur: une fois la besogne accomplie, on les enterre dans les fondations qu'ils ont eux-mêmes creusées.

— C'est du conspirationnisme de bas étage! s'écria Bengtsen.

— C'est ça! grinça Tête d'ampoule. Voyez l'état des océans. Écoutez vos astronautes, qui ne voient déjà plus le même bleu que les premiers qui ont survolé la Terre, il y a cinquante ou soixante ans. Demandez-vous ce que vous allez faire de vos déchets nucléaires. Comment vous pourriez vous organiser pour ramener la pollution de l'air à son état d'il y a cent ans... dans le même laps de temps où vous l'avez dégradé à ce point. En un siècle, vous avez accompli un travail d'aménagement en faveur des *Diffractions* que les cataclysmes naturels auraient mis des millions d'années à réaliser. A tel point que les autres visiteurs de la Terre en sont alarmés!»

De toute évidence, *Pærehodet* commençait à s'investir dans son récit, peut-être plus qu'il ne le souhaitait.

«A vous croire, en somme, nous aurions atteint le sommet de la bêtise au moment même où nous pénétrions les lois fondamentales de la physique et entamions la conquête de l'espace?

— Parfaitement, colonel, parce que la sagesse et la science sont deux choses bien différentes et souvent opposées. Depuis un ou deux siècles, vous l'avez totalement oublié. Mais là encore, ce n'est pas entièrement de votre faute. Pour obliger la bête de somme à marcher droit, on lui pose des ceillères!

— De quel genre?

— Du genre mental. Les religions sont très utiles dans ce domaine. Et quand vous avez commencé de le comprendre et de vous en émanciper, les petits virus vous en ont insufflé une nouvelle, la pire de toutes. La religion du Progrès! L'idée que vous alliez, avec votre gros cerveau et vos vertus minuscules, pouvoir dominer l'univers. Vous n'avez réussi qu'à vous dominer moins vous-mêmes.

— Vous n'allez pas contester les avancées...

— Vers la prolifération suicidaire? Certainement non. Vers la technologie débridée qui se contrôle et se perfectionne elle-même contre les intentions de ses inventeurs? Non plus. Vous voyez bien: vous n'avez plus aucun point de référence pour juger votre développement selon les intérêts de l'espèce et de son milieu. Et afin de bien verrouiller le compte à rebours, vous vous arrangez pour remettre le système ultra-complexe que vous avez développé à des générations à chaque fois plus incapables que les précédentes.

— N'importe quoi!»

Kirkholt, excédé, s'était levé comme pour partir sous le regard

méprisant de Blankenborg. Sa protestation théâtrale parut égayer Tête d'ampoule:

«Lieutenant Kirkholt, avez-vous des enfants?

— Non.

— Et vous, commissaire Bengtsen?

— Oui. Deux.

— Estimez-vous qu'ils sont mieux ou moins bien préparés à la vie moderne que vous?

— Que voulez-vous dire?

— Vous le savez bien: autonomie et responsabilité personnelle, facultés logiques, mémoire, calcul mental, culture générale — c'est-à-dire capacité d'évaluer avec justesse sa place dans le monde...

— Je n'en sais rien. Il y a de tout...

— La réponse est donc: moins bien. Parce que le monde que vous leur laissez est infiniment plus exigeant que celui dont vous avez hérité.»

Kirkholt s'était rassis après un coup d'œil sévère de Blankenborg.

«Bref: grâce à votre puissante industrie du divertissement alliée à la créativité des pédagogues, vous avez réussi à produire des générations de poulets de batterie dont la capacité d'attention ne dépasse plus les deux minutes et demie. Vous pourrez compter sur eux lorsqu'il s'agira d'arrêter les centrales nucléaires emballées, de combler les fissures sur les barrages ou d'enrayer les nouvelles pandémies. Sans compter les frictions ordinaires de la prolifération humaine...

— D'après le peu que vous nous avez dit de votre propre monde, il n'est pas peuplé de lumières non plus, jeta Bengtsen.

— Non. Mais chez nous, il s'agit d'un choix conscient. Tandis que vous creusez votre tombe sans vous l'avouer et pour le compte d'autrui. Pour tout dire, vous arrivez en phase terminale. Les *Diffractions* se tapent sur le ventre, si j'ose dire! Vous avez poussé votre illusion du «progrès» si loin que vous êtes en train de ressusciter par contre-coup la plus rétrograde des religions. Ces superstitions de chevriers maraudeurs, vous les avez laissées sortir de leur flacon poussiéreux pour les utiliser contre vos adversaires du moment et vous n'arrivez plus à les y faire rentrer. Vous vous êtes autointoxiqués comme durant la Première guerre mondiale avec les gaz de combat... Non, colonel! Ne dites rien, vous perdrez votre temps. La dignité des traditions, le multiculturalisme et tout le tralala, ce n'est que de la blague quand toute cette *richesse* s'exprime par les mêmes canaux et les mêmes outils de pointe produits par la civilisation technologique. Laquelle, à ma connaissance,

n'est pas compatible avec les dogmes soutenant que la terre est plate... Vous faites cohabiter les lapideurs de femmes et les couples gays dans les mêmes rues et vous croyez que ça peut bien finir? »

Se croyant interpellé, Bengtsen grommela:

«Non, évidemment. Je me tue d'ailleurs à le répéter...»

— Inutile, commissaire. Vos congénères préféreront se convertir en masse à cette absurdité plutôt que d'affronter leurs contradictions. En attendant, ils “dialoguent” et “échangent” avec un système qui ne voit dans l'échange et le dialogue que des signes de reddition. Une fois que vous aurez basculé, soit dans la soumission soit dans la guerre de tous contre tous, la désoxygénation de l'enveloppe terrestre ne sera plus qu'une affaire de quelques années, vu les moyens de destruction que vous avez entassés...»

Les trois Norvégiens échangèrent un regard gêné.

«On peut dire que les *Diffractions* sont tordus et très moches — et j'en ai vu des ratages biologiques dans cette galaxie —, mais il faut bien reconnaître qu'ils sont des maîtres ès-manipulation. Bon. Notre conversation touche à sa fin et vous savez tout ce qu'il vous faut savoir. D'ailleurs, je crois que mon carrosse est en train d'arriver.»

De fait, on entendit le bruit d'un hélicoptère se posant sur le toit. Les deux policiers adressèrent des regards inquisiteurs à Blankenborg:

«C'était notre *deal*. M. Pær a tenu parole. Il est libre de partir où il veut.»

Tête d'ampoule n'avait pas attendu son autorisation pour chausser ses tennis blanches *Levi's* et se diriger vers la sortie de son pas tâtonnant d'adolescent éméché. Une infirmière l'attendait dans le couloir pour l'emmener.

Les policiers, éberlués, le laissèrent sortir puis se tournèrent vers Blankenborg:

«Je vous signale, colonel, que cet individu était placé sous notre surveillance et...»

— Et que vous en avez été automatiquement déchargés depuis l'instant de mon arrivée.»

Elle s'interrompt pour regarder dans le couloir et reprit quelques secondes plus tard:

«Parce que vous pensez que nous allons sérieusement laisser s'envoler un oiseau de cette envergure?»



«Devons-nous croire, estimée collègue, que vous aviez jugé suffisant de confier notre premier contact extraterrestre *supposé* à une escorte de seulement quatre personnes, dont une infirmière et deux pilotes? demanda Olav Gunnarson en arrondissant les yeux.

— De deux choses l'une, enchaîna son voisin de gauche. Soit vous étiez totalement inconsciente, soit vous ne croyiez pas sérieusement qu'il venait d'ailleurs.

— Parce qu'il aurait fallu quoi? Qu'à la place d'un hélico-ambulance je convoque deux pelotons de forces spéciales en gilet pare-balles? Sous les caméras des journalistes massés dans la cour de l'hôpital?

— Il n'empêche: à cause de votre imprudence, nous avons quatre disparus.

— L'hélicoptère a été perdu de vue aussitôt que Pær a compris le piège. Vous ne l'avez toujours pas retrouvé. Pensez-vous qu'il en aurait été autrement avec une intervention militaire? Vous auriez simplement dix fois plus de disparus à justifier et un scandale médiatique à l'échelle mondiale.»

Les trois hommes feuilletaient leurs dossiers, l'air décontenancé. Enfin, Olav Gunnarson reprit d'une voix découragée:

«Vous continuez à croire, semble-t-il, que ce têtard était vraiment venu de je ne sais où et qu'il pouvait faire je ne sais quoi. Sincèrement, je ne me serais jamais attendu à cela de la part d'une femme instruite et, je dirais, souveraine. Expliquez-moi comment...

— Comment? C'est très simple, estimé collègue — et je dirais même: très rationnel. Supposons que "Pær" soit un habile imposteur. Supposons que nous ayons été bernés et que tous nos appareils soient tombés en panne en même temps. Supposons que cet hélicoptère se soit simplement perdu en mer. Supposons même que les deux flics aient été victimes comme moi d'une hallucination. Mais alors expliquez-moi à votre tour une chose. Une seule!»

Gunnarson leva le sourcil.

«Si ce ne sont pas des virus extraterrestres qui nous rendent aussi stupides et suicidaires, alors qui est-ce? A ma connaissance, même les pires criminels et les plus cyniques des pollueurs de cette Terre ne disposent pas d'une planète de rechange.»

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Monsieur Léon, le meilleur ami du monde (2)

POURSUITE DE NOTRE DÉCOUVERTE DE LÉON WERTH, CE PERSONNAGE INTRANSIGEANT — AUTANT AVEC SES AMIS QU'AVEC SES ADVERSAIRES! — AU NOM D'UNE VALEUR NON NÉGOCIABLE À SES YEUX: LA SINCÉRITÉ.

Après la publication de ses trois premiers livres, *La Maison blanche*, qui est davantage le récit de sa maladie qu'un roman, *Clavel soldat* et *Clavel chez les majors*, qui sont eux aussi des récits, le premier du front, le second de «l'arrière», entre 1920 et 1926 Werth publiera plusieurs romans, mais abandonnera le genre ensuite, malgré le relatif succès qu'ils rencontrent. L'heure n'est pas pour lui à la «fiction»: il y a trop de combats à mener contre le «consentement général» qui a prévalu durant la Première Guerre mondiale comme il prévaudra dans la Seconde, et qui fait de ces années d'entre deux-guerres une «drôle de paix» qui prépare la «drôle de guerre», puis la moins drôle qui s'ensuivra. Entre 1923 et 1928, il publiera par ailleurs plusieurs livres sur des peintres: Henri Matisse, Maurice de Vlaminck, Puvis de Chavannes, Claude Monet... et confirmera son statut de critique d'art reconnu. Mais Werth abandonne aussi la littérature parce qu'il ne veut pas participer à ce qu'elle devient.

Car Werth est critique vis-à-vis de la tournure que prennent les arts, qu'il s'agisse de littérature ou de peinture. Il n'a rien d'un homophobe — même si ce terme n'existait pas à son époque —, et d'ailleurs dans *Cour d'Assises* (1932, malheureusement épuisé), publié après qu'il a assisté à de nombreux procès, il dénoncera la condamnation de deux hommes pour homosexualité. Mais ce qui l'irrite c'est que, dans le monde des lettres, l'homosexualité devienne une qualité en soi. Et c'est naturellement Gide qui en est le plus parfait symbole. Même s'il lui reconnaît du talent, il ironise sur «*Gide et ses subtils disciples*», Gide «*et les jeunes hommes aux lèvres peintes*», Gide, à qui il reprochera plus tard ses revirements successifs:

«Pédérastie, évangélisme, jusqu'aboutisme de 1914, communisme et aujourd'hui Résistance... Je n'aime guère les passages de Gide, sa sensibilité littéraire aux idées. Les idées ne sont pas comme l'eau. Trop filtrées, elles



deviennent impures. Gide me semble un anti-conformiste conformiste, un branleur ébranlé.»

En art, ses critiques sont féroces, y compris envers ceux qui sont considérés comme des «grands maîtres». Ainsi, sur Léonard de Vinci il écrivit:

«Cet ingénieur, qui n'avait pas réussi dans la construction des aéroplanes, décida d'être peintre.»

Quant à la période contemporaine, il conspue dans *Quelques peintres* (1923) cet art moderne qui devient un «marché» qui séduit les bourgeois, à commencer par le cubisme:

«[...] Ah! Cubistes, vous n'êtes que des esthéticiens [...]. Je ne distingue pas entre vos toiles et vos théories, car vous avez réalisé ce prodige de peindre des théories, de peindre de la critique d'art.»

Mais le symbole de cet art désormais vendu et coté en bourse, c'est bien entendu Picasso et le «picassisme» auxquels Werth n'aura de cesse de s'en prendre et à qui il oppose Cézanne:

«Si je nie — et absolument — qu'il y ait une œuvre de Picasso qui soit

l'œuvre de Picasso, je ne nie point, je ne puis nier qu'il y ait un fait Picasso. Et je consens à considérer comme prodigieux le cas d'un peintre dont l'œuvre n'existe pas et qui créa — volontairement ou non — une doctrine, mieux, une sorte de mystique. [...] Le génie de Picasso est saisonnier comme celui des maîtres de la couture.»

En considérant le génie de Picasso comme saisonnier, Werth eut tort. Mais sans doute uniquement parce qu'il ne pouvait imaginer à l'époque que la cote, sur le marché, de la supercherie picassienne prendrait définitivement le pas sur l'art...

C'est en 1935 que Werth rencontre Saint-Exupéry. Malgré leur différence d'âge (Werth est son aîné de vingt-trois ans), leur amitié est immédiate et ils se rendront visite l'un l'autre très souvent. Werth a épousé Suzanne Canard en 1929, et celle-ci a acheté quelques années plus tôt à Saint-Amour, dans le Jura français, la maison d'une de ses tantes, Chantemerle, qui devient la résidence d'été des Werth et où Saint-Exupéry les rejoindra souvent. Dans une lettre qu'il lui adressa en février 1940, Saint-Exupéry lui écrivit :

«Je voudrais bien que vous sachiez ce que vous savez d'ailleurs très bien. J'ai infiniment besoin de vous parce que vous êtes d'abord, je crois, celui que j'aime le mieux de mes amis et puis parce que vous êtes ma morale. Je crois que je comprends les choses un peu comme vous et vous m'enseignez bien.»

Werth détestait ce terme de «morale», auquel il préférait celui de «probité intellectuelle», mais l'attachement et l'admiration qu'exprimait ainsi «Tonio», comme l'appelait Werth, ne le touchèrent sans doute pas moins pour autant.

En juin 1940, comme tous les ans, les Werth investissent leur vieille Bugatti de 1930 pour rejoindre Chantemerle et y passer l'été. Le voyage qui d'ordinaire prend huit heures durera cette fois trente-trois jours : les Allemands se rapprochent de Paris, et les Werth sont pris dans l'exode des quelque huit millions de Français qui sont sur les routes, fuyant devant l'invasion allemande. Werth prend des notes, comme à son habitude, et rédige ensuite le récit de ce voyage, 33 jours, qui aura un destin particulier : en 1943, Saint-Exupéry[1] emporte avec lui le manuscrit à New York, pour demander à son éditeur américain, chez qui va sortir *Le Petit Prince*, de le publier. Bien que l'éditeur donne son accord, qu'un contrat est signé et que Werth reçoit un à-valoir, le livre ne paraîtra pourtant jamais. C'est Viviane Hamy qui, découvrant l'existence de ce texte en 1989, fera la rencontre du fils de Léon

Werth, Claude, retrouvera le texte dans les archives et le publiera pour la première fois en 1992.

Mais ce n'est pas fini: vingt-deux ans plus tard, en 2014, Denis Johnson, le directeur de Melville House Publishing, désireux de publier le livre en anglais, fait des recherches et découvre, dans une bibliothèque de Québec, le texte de la préface originale qu'avait rédigée Saint-Exupéry pour *33 jours*. En 2015, Viviane Hamy réédite le livre, accompagné cette fois de la préface de Saint-Exupéry. En 1943, c'est à New York encore que paraît la *Lettre à un otage* de Saint-Exupéry. L'otage en question n'est autre que Léon Werth, et la lettre rien moins que le texte de la préface, mais édulcoré: soucieux de ne pas mettre en danger Léon Werth et sa famille, Saint-Exupéry la retravailla de façon à ce que son «otage» ne soit pas identifiable.

C'est donc aussi en 1943 que paraît *Le Petit Prince* pour la première fois, mais aux États-Unis[2], avec cette dédicace de Saint-Exupéry:

«À Léon Werth.

Je demande pardon aux enfants d'avoir dédié ce livre à une grande personne. J'ai une excuse sérieuse: cette grande personne est le meilleur ami que j'ai au monde. J'ai une autre excuse: cette grande personne peut tout comprendre, même les livres pour enfants. J'ai une troisième excuse: cette grande personne habite la France où elle a faim et froid. Elle a besoin d'être consolée. Si toutes ces excuses ne suffisent pas, je veux bien dédier ce livre à l'enfant qu'a été autrefois cette grande personne. Toutes les grandes personnes ont d'abord été des enfants. (Mais peu d'entre elles s'en souviennent.) Je corrige donc ma dédicace:

À Léon Werth quand il était petit garçon»

Léon Werth passera une grande partie de la guerre à Saint-Amour: il ne reviendra à Paris qu'en janvier 1944. Il écrira un journal qui paraîtra en 1946 chez Grasset, *Déposition. Journal de guerre. 1940-1944*. Ce volumineux — et passionnant! — livre de plus de 700 pages a été réédité par Viviane Hamy en 1992. Il sera le principal sujet de la troisième et dernière chronique que Cannibale Lecteur consacrera à Léon Werth la semaine prochaine.

NOTES

1. Convaincu de l'importance de ce récit, Saint-Exupéry en parlera dans *Pilote de guerre* (1942) en ces termes: «Un de mes amis, Léon Werth, a entendu sur une route un mot immense, qu'il racontera dans un grand livre.»
2. Il ne paraîtra en France qu'en 1946.

Passager clandestin

Sébastien Fanti: l'avenir au quotidien

SÉBASTIEN FANTI, AVOCAT BIEN CONNU, SPÉCIALISTE DU DROIT DE L'INTERNET ET PRÉPOSÉ À LA PROTECTION DES DONNÉES DU CANTON DU VALAIS, FUT LE «PASSAGER CLANDESTIN» DE L'ANTIPRESSE N° 42 DU 18.9.2016. NOUS LUI AVONS DEMANDÉ DE NOUS LIVRER QUELQUES APERÇUS DE LA MANIÈRE DONT LE RÈGNE DES TECHNOLOGIES DE L'INFORMATION VA CONCRÈTEMENT MODIFIER NOS VIES, TANT DU POINT DE VUE DES SOLUTIONS QU'ELLES APPORTENT QUE DES PROBLÈMES QU'ELLES PEUVENT SUSCITER OU AGGRAVER. IL NOUS LIVRE LA PREMIÈRE DE SES «CHRONIQUES TECHNO-FUTUROLOGIQUES» EN COMMENÇANT PAR UN EXEMPLE RELATIVEMENT BANAL: LA GESTION DES ACCIDENTS DE LA CIRCULATION.

Tôles froissées

A) 23 août 2018. — *«Selon un portail spécialisé, les primes d'assurance automobile ont nettement baissé ces dix dernières années, une évolution qui a notamment profité aux jeunes conducteurs masculins. La concurrence accrue entre assureurs et l'avènement des offres en ligne expliquerait cette tendance».* Tom Shark lit avec attention l'une des news qui figurent en une de différents quotidiens. Il ne peut masquer son agacement, lui qui vient d'être victime d'un accident dans un parking. Rien, somme toute. Une touchette. Sauf que sa voiture, la nouvelle Lamborghini Urus, venait de lui être livrée et qu'elle doit déjà repartir en carrosserie. Mais il y a pire. La conductrice qui l'a heurté, considérant pour sa part qu'il était responsable de l'accident, a appelé la police et Tom est désormais contraint de s'expliquer et de se défendre tant vis-à-vis des autorités administratives et pénales que de son assureur. Avec le risque de se voir retirer son permis et d'être sévèrement sanctionné s'il échoue à démontrer son innocence. Que de temps et d'énergie gaspillés, sans même parler de son humeur massacrant qui ne devrait pas s'apaiser de sitôt...

B) 23 août 2021. — Tom Shark se dirige au volant de sa Lamborghini Spacestar de l'hôtel Métropole au Casino de Monte-Carlo. Au moment d'obliquer à droite, devant le Club Bagatelle, il perçoit un véhicule qui s'approche à grande vitesse. Malgré un freinage d'urgence déclenché automatiquement par l'intelligence artificielle de son véhicule, le choc survient quelques secondes plus tard. L'aile avant droite de son bolide est sérieu-

sement endommagée, mais elle lui permet encore de rouler. Après avoir parqué sa voiture, il se dirige vers le conducteur de l'autre véhicule et lui présente une carte comportant les données de sa Lamborghini, carte que ce dernier transmettra à son assureur. Le conducteur lui tend à son tour sa carte. Voilà: le tour est joué. Après un échange très bref, Tom appelle son concessionnaire dans le but de faire réparer au plus vite son petit bijou. Quinze jours plus tard, il croise au bar de l'hôtel de Paris le conducteur avec lequel il avait connu ce petit accident. Après les politesses d'usage, il l'interroge sur les conséquences économiques de l'accident:

— Quel a été votre pourcentage de responsabilité?

— 92 %.

— Ah bon? Et quelle a été l'augmentation de prime subséquente?

— Je n'en ai subi aucune, car j'avais une assurance qui couvrait ce risque. À défaut, j'aurais payé 1 euro de plus par an.

— C'est donc pour ce motif que vous n'avez pas sollicité d'arbitrage humain?

— Absolument.

«»

D'ici quelques années, en cas d'accident, les données des véhicules impliqués seront, avec le consentement des détenteurs, uploadées par les assureurs puis soumises à un algorithme qui permettra d'établir la responsabilité de chacun. De fait, les données collectées sont en nombre suffisant pour une telle analyse: géolocalisation, vitesse, attention des conducteurs (degré de fatigue ou d'alcoolémie), configuration des lieux, statistiques d'accident, défauts des véhicules concernés...

Les litiges en matière d'accident seront ainsi jugulés grâce à une prédiction précise du résultat d'une procédure tant administrative que pénale ou civile. Nul besoin désormais de s'écharper ou de plaider sa cause, dès lors que l'intelligence artificielle permet de résoudre presque tous les cas. Les conducteurs insatisfaits du résultat de la prédiction pourront solliciter un arbitrage humain, puis saisir les tribunaux.

L'ensemble de ce processus aura pour avantage d'engendrer une diminution massive des primes d'assurance, car les procédures par nature onéreuses deviendront l'exception. Il s'agira d'une phase intermédiaire avant l'introduction des voitures autonomes. Les crises de bile liées à un accident de voiture pourraient ne devenir très bientôt qu'un lointain souvenir.

TURBULENCES

Avertissement: en raison de la migration-mise à jour de notre site, les *Turbulences* (log.postach.io) sont momentanément inaccessibles depuis la plupart des navigateurs — smartphones mis à part. Nous vous prions de bien vouloir excuser ce dérangement!

SYRIE | Les bons et les méchants morts civils

Le Temps ne fait pas dans la nuance. En Syrie, la Russie a cassé les pots et fait maintenant payer l'Europe pour les réparer. [Dans son éditorial du 16 août](#), notre grand quotidien dénonce l'opération de propagande orchestrée par l'armée russe à propos du retour de quelques centaines de réfugiés syriens au pays. Après avoir transformé la Syrie en un champ de ruines — à elle seule? —, la Russie se donnerait les beaux rôles en jouant la partition de la «pax russiana» (on devrait dire plus justement «pax russica»). Une opération médiatique qui aurait confiné à la pantalonnade!

La répartition entre bons et méchants a été faite depuis si longtemps qu'elle en est devenue caricaturale. Dans sa grande impartialité, *Le Temps* pourrait aussi se pencher sur la musique de la «pax americana». Voilà bientôt trente ans que les Etats-Unis, avec la complicité de l'OTAN, «pacifie» l'Afghanistan. Sait-on combien de réfugiés sont rentrés au pays? Plus près de nous, les bienfaits de l'intervention en Libye des USA et de leurs alliés seraient plus évidents pour nous autres Européens, si le flux de réfugiés qui transitent par la Libye commençait seulement à s'inverser. Intéressant aussi de noter que l'armée nationale libyenne, ou ce qu'il en reste, vient de demander à la Russie de l'aider à sortir le pays du chaos et à y ramener la paix.

Sans parler du Yémen, où les USA, sous couvert de «coalition saoudienne», n'ont pas peur des dégâts collatéraux que leur lutte peut entraîner pour la population civile, comme [la récente attaque d'un bus scolaire qui a fait 51 morts](#), dont 40 enfants, et 79 blessés, dont 56 enfants. Lu dans *Le Monde*: «[La guerre qui dure \(au Yémen\) depuis 2015, sans perspective de solution en vue, a fait quelque 10'000 morts et provoqué "la pire crise humanitaire" au monde selon l'ONU.](#)»

JMB 24.08.2018

Pain de méninges

DE LA CIVILISATION ET DE LA BARBARIE

L'heure est à la guerre. Les Achéens construisent un mur défensif. Le poème tisse la dialectique de l'assiégeant et de l'assiégé. Jusqu'alors l'offensive revenait aux Grecs et les Troyens se terraient à l'ombre de leurs remparts. Les uns viennent de la mer, les autres vivent dans l'opulence. Les uns envahissent, les autres se protègent. Message d'Homère pour les temps actuels: la civilisation, c'est quand on a tout à perdre; la barbarie, c'est quand ils ont tout à gagner. Toujours se souvenir d'Homère à la lecture du journal, le matin.

— Sylvain Tesson, *Un été avec Homère*.



Le Drone ne vit que de vos abonnements et de vos dons.
Faites-le connaître autour de vous!
Soutenez cette publication sans égale dans les nouveaux médias!
<https://antipresse.net/dons/>
<https://antipresse.net/drone/abonnement>